Témoignages d'un fait de guerre

Le 15 Mars 1944
à l'Ile de Houat

-1- « Une chaude alerte » par l'abbé LOREC

-2- Témoignage de Joseph LE HYARIC

Je dédie ce texte et ce témoignage à toute la famille LE HYARIC, à mes parents, à mes frères et sœurs, à mes neveux et nièces, à mes enfants et petits enfants.

Avec toute mon affection

Jo

-1- « Une chaude alerte » par l'abbé LOREC

Mercredi 15 mars 1944

Extrait du cahier Paroissial de Houat établi par monsieur l'abbé LOREC, recteur de HOUAT

« Les houatais, leur pasteur en tête, avaient toujours cru qu'ils tenaient la meilleure position pour voir la guerre se terminer sans trop de douleur – pour voir débarquer – sur les côtes voisines évidemment – les Tommies et les Sammies qui promettaient depuis 4 ans bientôt de venir en libérateurs.

Il est sûr que la vie n'est pas rose sur notre rocher par les temps qui courent. Le ravitaillement laisse à désirer comme partout, quoiqu'on ait encore quelque satisfaction de ce côté là – la pêche est toujours arrêtée depuis le mois de juillet 43 – mais il est préférable de continuer à vivre tout tranquillement loin du monde, du bruit, des bombardements, des soldats allemands.

Bref, nous vivions en une quiétude relative quand... le mercredi 15 mars à 1 heure de l'après midi débarque tout un détachement de soldats et de gendarmes allemands qui s'en vont parcourir l'île en tout sens pendant que deux officiers, un de la marine et l'autre de la douane accompagnés de deux douaniers de Quiberon (vieilles connaissances) viennent au presbytère.

Tout ce monde, contrairement à l'habitude, avait un air rébarbatif – j'ignorais à ce moment-là l'arrivée de la fameuse troupe - . Les officiers réclament le Maire (Louis LE HYARIC).

Celui-ci était absent, parti à Vannes prendre du ravitaillement pour Hoëdic .
Au bout de quelque temps, ils se décident à parler :

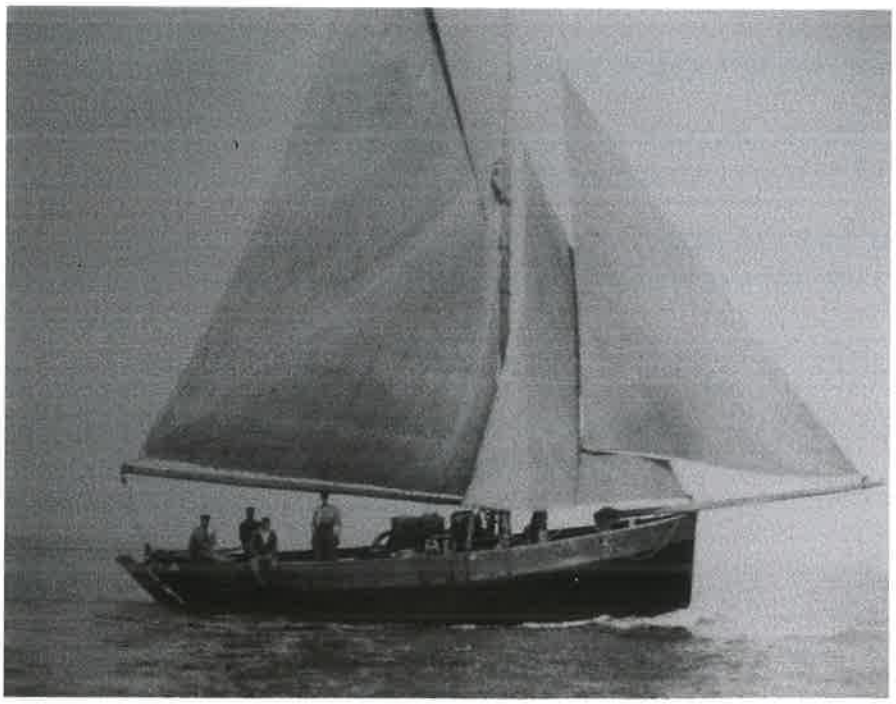
- « Eh bien voilà, disent-ils, le 3 mars, un vendredi, à 9 heures du soir, des signaux ont été faits par des houatais, ou des parachutistes venus dans l'île, à l'aide d'un pistolet lumineux.
Des marins croisant autour de l'île ont entendu des détonations.
Quatre coups ont été tirés à une minute d'intervalle pendant que passaient des avions anglais »

Je proteste immédiatement :
- « il n'y a pas de parachutistes à Houat, pas non plus de pistolets »

- « On a entendu, monsieur, et de plus des signaux lumineux ont été faits du haut de la tour de l'église »

De mieux en mieux, j'eus beau leur dire que l'accès à la galerie était impossible faute d'escalier, qu'il faut ramener une échelle, qu'aucun houatais n'oserait se risquer à ce jeu casse-cou, rien à faire, des marins avaient vu.
J'eus beau demander dans quelle direction Nord ou Sud, ces dits marins avaient aperçu la chose, peu importe il faut trouver les coupables.
- « On vous laisse tranquille, on ne met pas de soldats chez vous et voilà notre récompense. Si l'on ne trouve pas les coupables, nous emmenons le Maire, le Recteur et l'instituteur (Monsieur YVON), ou l'île sera évacuée. Vous allez réunir tous les habitants porteurs de leur carte d'identité, puis je poserai les questions : qui a fait des signaux ? Qui a vu quelque chose ? Qui en a entendu parler ? Puis vous ferez connaître les sanctions. Donnez-nous votre identité ! »

Au grand émoi des houatais, je fis sonner la cloche, puis apprenant que le Maire était arrivé au port, je demandai à ces messieurs de patienter et ils se disaient très pressés.



Le rassemblement, l'arrivée du maire au village demanda bien trois quart d'heure.
Pendant ce temps l'instituteur était interrogé ; pour l'amener à parler, on lui fit comprendre que ce serait dur pour sa femme et ses sept enfants, et ces messieurs de la Gestapo et de la gendarmerie perquisitionnaient à droite et à gauche dans le village, mettant sans dessus dessous, le contenu des meubles. Les gens étaient atterrés.

Pas de perquisition chez moi ; et je fis remarquer que si la chose était vraie, cette visite aurait eu lieu le 4 ou le 5, et non pas 3 semaines après.

Cette considération me rassurait d'ailleurs un peu, mais on ne sait jamais !

Enfin il fut possible d'interroger les gens, devant le maire et ces messieurs, chose que j'avais exigée quoique cela n'eut pas l'air de plaire plus que ça.

Naturellement ce fut des « non » catégoriques et unanimes. En fin de compte l'officier de marine, un officier supérieur, fit demander s'il n'avait pas été trouvé à la côte d'épaves d'avions ? Si vraiment n'avaient pas atterri des parachutistes ?
- « Non » encore, évidemment, puisqu'il n'y avait effectivement rien.

Les gens rentrèrent alors chez eux pendant que la patrouille, au moins trente hommes, regagnait le port et repartait.
Les officiers nous retinrent encore le maire et moi, pour nous dire que cependant la chose était absolument vraie, qu'il fallait faire une enquête et trouver le coupable dans huit jours, sans quoi l'île serait évacuée, d'ordre supérieur.

C'était l'officier de douane, parlant assez bien le français d'ailleurs, qui réaffirmait son point de vue.
Le maire concéda qu'il y avait pu avoir quelque fenêtre mal camouflée, mais qu'il n'y avait pas eu là de signaux.
Avant de nous quitter, à la question posée une fois de plus, cet officier daigna répondre que le bateau se trouvait en surveillance entre Houat et Belle Ile.

Les deux douaniers de service paraissaient un peu gênés, ils n'ont toujours eu que de bons rapports avec nous, et l'un d'entre eux fit par la suite un rapport en notre faveur.
L'affaire n'eut pas de suite (du moins jusqu'au 31) et l'un des douaniers m'affirmait que c'était terminé.
J'avais alerté aussitôt l'évêché ainsi que la Préfecture.
Le 1er Avril je leur annonçais l'heureuse issue.
Je souhaite que la chose en reste là. »

-2- Témoignage de Joseph LE HYARIC

Mercredi 15 mars 1944

Témoignage écrit en mars 2004, par Joseph LE HYARIC, fils du Maire de l'époque, Louis LE HYARIC

« En tant que témoin de cette journée traumatisante du 15 mars 1944, je ne peux m'empêcher de trembler encore aujourd'hui à ce qui aurait pu se produire si les officiers allemands avaient découvert les organisations clandestines qui étaient mises en place avec le soutien actif de mon père.

Comme tous les jeunes de Houat à l'époque, nous avions refusé le travail obligatoire en Allemagne, nous étions donc tous « réfractaires », en conséquence il nous était interdit de sortir de l'île, pas même pour suivre nos études.

Avec Hubert LE BERRE nous avions décidé de prendre des cours par correspondance, de patron pêcheur et bornage, à l'école universelle de Paris.
L'hôtel de la Sirène étant inoccupé, et ma mère en étant la gardienne, nous avions été autorisé à occuper des pièces pour travailler nos cours.

Le matin du 15 mars 1944, nous avions commencé un travail de calcul de courrant, avec tracé de carte entre deux points, comme exercice, nos deux points étaient Belle Ile à Southampton en Angleterre. Par chance, lorsque nous quittions ce local, nous le fermions à clef systématiquement.

Pendant la pause déjeuner, vers 13 heures, alors que j'étais de retour chez mes parents, une personne essoufflée vient nous avertir de l'arrivée au port d'une importante patrouille allemande qui se dirigeait maintenant vers le village.

Sur le moment nous ne sommes pas très inquiets, mon père était absent, il était allé, la veille, avec son bateau ,à Vannes pour charger de la marchandise afin de ravitailler Hoëdic, nous attendions son retour pour cet après midi.
Puis à notre grande surprise, la cloche se met à sonner !

Je décide alors de me rendre au village, et je constate une présence importante de soldats allemands déployés dans le bourg.

Je décide de rentrer prévenir ma famille de ce qui se passait, quand un soldat allemand m'arrête et m'ordonne, menaçant, de me diriger vers la place du centre bourg sur laquelle de nombreux houatais se trouvaient déjà rassemblés.

Pendant ce temps, les soldats poursuivaient leurs recherches et faisaient sortir tous les habitants de leur maison, les personnes agées et handicapées, les malades, les bébés et leurs mamans. Ils firent même transporter sur une chaise, mémé Angèle, (grand -mère de Nicole, Olivier, et Alcime) qui ne pouvait plus marcher.
Toute notre famille, chassée également de la maison se trouvait maintenant sur la place.
Tous les habitants arrivés en groupe, et encadrés par les soldats allemands étaient atterrés, moi-même, je ressentais une inquiétude grandissante, à nous voir ainsi tous réunis, serrés les uns contre les autres et bel et bien prisonniers de soldats armés de mitrailleuses, le doigt sur la gâchette.

Je repensai avec stupeur, à notre tracé de carte Belle - Ile à Southampton, et je me dis que la Gestapo s'il découvrait cette carte pouvait bien imaginé un projet d 'évasion vers l'Angleterre.
C'est alors que je vis mon père arriver, accompagné d'officiers allemands, son émotion était visible lorsqu'il découvrit toute la communauté îlienne rassemblée de force, une masse humaine silencieuse et apeurée.

Les allemands placèrent mon père face au groupe.
Parmi les officiers se trouvait Monsieur URGEINS, officier des douanes, plutôt clément à notre égard, au contraire d'autres de ses adjoints plus agressifs qui nous contrôlaient chaque matin avant de prendre la mer et le soir à notre retour. Ils nous menaçaient régulièrement de liquider nos femmes, si nous ne repassions pas le soir ou si nous étions tentés de rejoindre l'Angleterre.

Ils occupaient en permanence, une maison réquisitionnée chez madame BOURGES, qui était devenue la « Kommandantur », Monsieur URGEINS , chef de l'unité allemande sur Houat, était fort heureusement rassurant et s'était quelquefois laissé allé à dire à mon père, qu'au fond il espérait avant tout la fin de la guerre.

Mais ce jour du 15 mars 1944, les officiers de la Gestapo et les S.S présents sur l'île, nous donnaient au contraire l'impression de vouloir s'acharner sur nous, peut-être se venger d'une issue irrémédiable pour les troupes allemandes, elles aussi menacées dans leurs positions.

Un des officiers se tourna vers mon père et lui asséna sèchement :

- « Vous cachez chez vous des terroristes, et des parachutistes, des signaux ont été faits par des houatais du haut de la tour de l'église, des marins, croisant autour de l'île, ont entendu les détonations, quatre coups ont été tirés avec un pistolet, à une minute d'intervalle, pendant que passaient des avions anglais. »

-« Il faut trouver les coupables, alors qui a fait les signaux ? qui a vu quelque chose ? qui en a entendu parler ? »

Mon père face à nous, balayait du regard l'assemblée, il croisa mon regard et celui de mon frère, Jean, placé à côté de moi, je devinais ses pensées.

Avec calme, mon père s'adressa aux officiers allemands, il fallait les convaincre de la bonne foi des houatais, et surtout épargner des vies :

- « Ecoutez, messieurs, il n'y a pas de terroristes à Houat, ni de parachutistes, si il y en avait eu, je les aurais ramené sur le continent, comme vous le savez !

- « J'ai moi-même fait la guerre en 14-18, face à vous, je me suis battu, j'étais Caporal et j'ai perdu la moitié des hommes de mon escouade, moi-même, j'ai été blessé et pour avoir fait mon devoir, j'ai été décoré de la Légion d'honneur, vous pouvez me croire j'ai toujours respecté les lois. Maintenant messieurs, tuez-moi tout de suite mais je vous en supplie, épargnez la population ! »

Dans le silence qui suivit son intervention, tous se regardaient.
J'étais pétrifié d'angoisse, je craignais que nous ne soyons démasqués parce qu'avec mon père, mes frères, et toute notre famille, nous participions avec le soutien d'un bellilois Roger BOURLIGUEUX, (fort heureusement absent de Houat ce jour-là), à une organisation considérée comme « terroriste » pour les allemands.

...En effet, lorsque mon père allait à Vannes, charger le ravitaillement pour les îles de Houat et d'Hoëdic, il ramenait avec lui, le courrier pour Belle Ile, mais aussi régulièrement, des résistants et des membres de la F.F.I avec des armes et des munitions.

Ceux-ci restaient bien souvent coucher à la maison, lorsque le temps ne permettait pas de les transporter à Belle Ile.
Avec Roger, membre de la FFI, qui vivait presque en permanence chez nous, nous transportions nos passagers clandestins, de nuit et parfois même si nécessaire de jour, avec le petit bateau de mon père (Monseigneur Tréhiou) qui fonctionnait à la voile ou à la rame. Pour tromper l'ennemi, nous faisions en sorte de donner l'impression que nous pêchions le maquereau. Nous avions 21 ans, plein de courage, nous avions l'impression que rien ne pouvait

nous arrêter, un jour même, nous avons débarqué, deux jeunes résistants au pied du phare de Kerdonnis à Belle Ile qui était occupé par les allemands.

Un véritable trafic clandestin fonctionnait entre Vannes, Houat et Belle Ile. Il était convenu entre les résistants, qu'en cas de message urgent, nous devions le signaler par le moyen d'un feu, à partir de Houat ou de Belle Ile.

Mais ce que nous reprochaient les allemands ce jour du 15 mars, n'était pas de notre fait.
(Il semblerait, selon les dires, qu'il y ait eu sur Belle Ile à l'époque des faits, un vrai risque que les FFI ne soient arrêtés, parce que les allemands avaient découvert un poste à galène que les résistants utilisaient à Belle Ile pour communiquer entre eux, leur enquête les auraient ensuite conduit à poursuivre leurs recherches sur Houat).

Emu, et en même temps choqué d'avoir entendu mon père offrir sa vie pour nous sauver, je revoyais toutes nos expéditions et je mesurais réellement, le danger auquel nous étions aujourd'hui exposés.
Dans le silence pesant, j'essayais de retrouver ma lucidité et je passais en revue les marges de manœuvre dont je disposais. Aucune, le moindre geste de fuite était impossible, entouré de mitrailleuses, c'était la mort assurée, peut-être même pour nous tous !

Pendant ce temps, les allemands se consultaient, sans comprendre leur langue, j'imaginais bien qu'ils décidaient de notre sort.

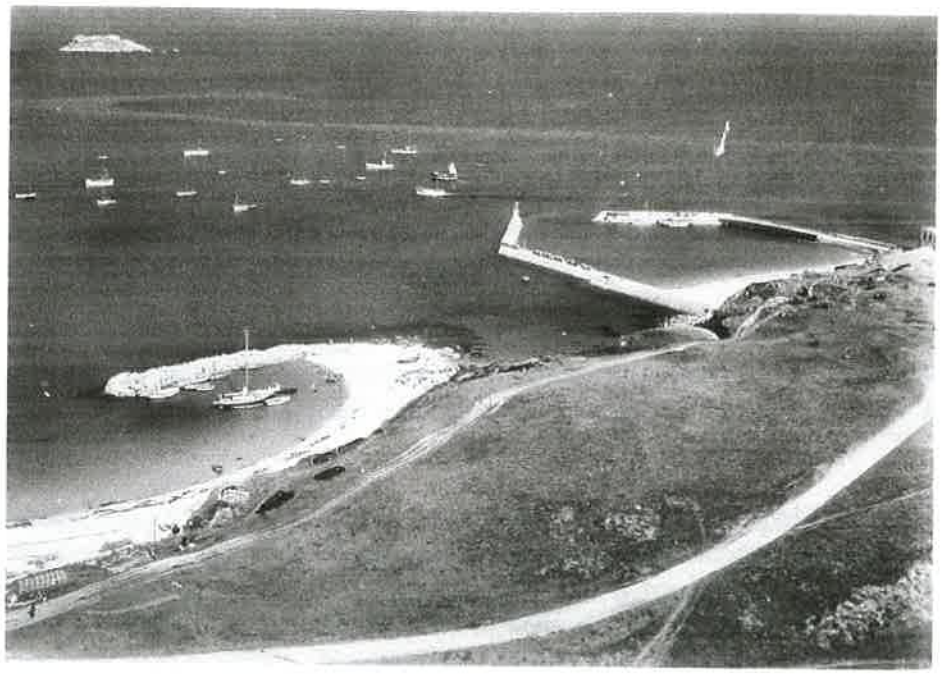
Mon père, d'apparence résignée les observait et attendait comme tous les houatais, leur verdict.

Puis l'officier des douanes qui nous était le plus favorable nous reposa la question : " Pour la dernière fois, y a t-il sur l'île des terroristes ou des parachutistes ? "

A ce moment là, la tension était telle, que l'ensemble des houatais s'écria d'une seule voix qu'il n'y avait pas de terroristes à Houat !

Enfin, Monsieur URGEINS, ayant sans doute lui-même convaincu les autres officiers de lâcher prise, nous demanda de rentrer chez nous, mais il précisa qu'ils retenaient encore le maire et son secrétaire.

Soulagés mais encore choqués, comme je l'étais moi-même, les houatais repartirent libres vers leurs maisons, pendant que la patrouille allemande regagnait le port.



Les officiers exigèrent du maire et de son secrétaire, le recteur, qu'ils mènent une enquête afin de trouver les coupables, sous huit jours, faute de quoi l'île serait évacuée.

Comme l'a écrit l'abbé LOREC dans son cahier paroissial, l'affaire fut heureusement classée par les allemands, mais elle aurait tout aussi bien pu se terminer dans un bain de sang comme à Ouradour sur Glane, parce que les allemands se sentaient acculés, nous étions proches de la fin de la guerre, ils pressentaient leur défaite et pour ces raisons, entre autres, certains nazis n'auront pas hésité avant la fin de la guerre, à massacrer des populations entières avant leur débâcle.

EPILOGUE

A Houat, nous avons peu parlé de ce fait de guerre, comme si le souvenir de cette journée était trop douloureux, un vrai « choc collectif », ce fait représente pour autant, un épisode important de l'histoire de Houat, celui-ci témoigne de la solidarité des houatais entre eux, mais aussi de leur solidarité avec les forces de la résistance française pendant la guerre 1939 à 1945.

Je suis à jamais, reconnaissant à mon père, de son courage, de son sens du dévouement et du devoir, de sa générosité qui ont permit, à toute la communauté houataise de continuer à se construire, et à nous, ses enfants, de tracer notre chemin de vie avec toutes ces valeurs essentielles.

Il faut aussi saluer, le courage de notre cher ami Roger BOURLIGUEUX , pêcheur à Le Palais qui faisait partie du groupe de résistance de Belle Ile, puis du groupe FFI (1er Bataillon du Morbihan) engagé ensuite dans la Marine Nationale.

Notre famille s'est fait un devoir de l'accueillir, mes parents, (et je n'oublie pas ma mère dont le rôle fut aussi essentiel), et les cinq enfants que nous étions, Jean, Louise, Daniel, Yvonne et moi-même, avons tout partagé avec lui, nos repas, notre argent de poche ou les tickets de rationnement, les moments difficiles et ces expéditions clandestines, enfin nous l'avons considéré comme un véritable membre de la famille.

Je pense, également, pour avoir entendu mon père, évoquer ses relations avec l'officier allemand monsieur URGEINS , que nous lui devons notre salut, sa bienveillance à notre égard a été appuyée, pendant toute la durée de sa mission sur l'île, et j'aurais aimé pouvoir le remercier pour sa sollicitude et son humanité.

Je remercie l'abbé Jean Noël Lanoé qui m'a si gentiment transmis le rapport de l'abbé LOREC.